

grand drame, sur un avertissement de M. de Pradt, elle était descendue du trône et s'était avancée vers les marches de l'autel, où l'attendaient l'empereur et le pape. Joséphine marcha lentement, les yeux baissés, l'air recueilli, suivie de tout son service d'honneur. Arrivée devant Napoléon, tremblante d'émotion, elle s'agenouilla ; et élevant ses regards et son âme bien plutôt vers lui que vers Dieu, on vit distinctement de grosses larmes couler de ses yeux et rouler sur ses mains jointes. L'empereur n'était pas moins ému ; mais il se contint et ne perdit rien de sa gravité. Il prit lentement sur l'autel la petite couronne, surmontée de la croix, destinée à l'impératrice, la posa d'abord sur sa tête à lui, puis la mit sur celle de Joséphine avec tant de majesté, qu'on eût dit qu'il n'avait fait toute sa vie que mettre des couronnes sur sa tête et sur celle des autres. Enfin, lui prenant les deux mains, il la releva avec une dignité parfaite.

Le saint-père ayant fait à l'impératrice un petit sermon de circonstance, celle-ci retourna s'asseoir sur le grand trône, et Napoléon ayant été la rejoindre, le clergé et toutes les belles voix choisies par l'abbé Rose entonnèrent le *Vivat in excelsis*, puis le *Te Deum*, qui fut entonné par le saint-père. Après l'*Ite missa est*, Sa Sainteté se dérangea une dernière fois pour venir présenter l'Évangile à l'empereur, qui eut toutes les peines du monde à retirer son gant avant de prononcer son serment, ce qu'il fit la main nue étendue sur le livre saint.

Pendant ce temps, M. Maret, secrétaire d'Etat, ayant dressé le procès-verbal de cette prestation de serment, M. de Ségur appela M. de Talleyrand, le grand chambellan appela l'archi-chancelier, celui-ci le président du sénat, ceux-là les présidents du corps législatif, ces derniers ceux du tribunal, et ainsi de suite, pour leur faire signer ce procès-verbal. Ensuite, l'archi-chancelier présenta cet acte à la signature de Napoléon lui-même. Cela fait, Leurs Majestés reprirent le chemin de l'archevêché, puis celui des Tuileries, au milieu des mêmes acclamations.

Le soir, toutes les rues de la capitale furent illuminées. Des flammeaux du Bengale furent allumés sur tous les édifices publics ; mais rien n'était plus magnifique que le jardin des Tuileries ; la grande allée était bordée de guirlandes en verres de couleur ; chaque arbre des contre-allées était éclairé par des myriades de lampions ; enfin, une colossale étoile, élevée sur la place de la Concorde, dominait tous ces feux. Quant au château, on eût dit d'un palais de flamme.

Cette cérémonie avait été longue et singulièrement fatigante ; elle avait duré plus de cinq heures, y compris l'aller et le retour. Il était six heures et demie quand Leurs Majestés rentrèrent aux Tuileries. Tout le monde mourait de faim, de froid, de fatigue. La première chose que fit Napoléon fut de quitter son magnifique costume, pour réadopter son modeste uniforme ; il dîna légèrement et se mit au lit de bonne heure. Il est probable qu'au palais tout le monde dut en faire autant. Le saint-père donna l'exemple : il se coucha presque aussitôt son retour au pavillon de Flore, n'ayant gagné à tout cela qu'un concordat et une courbature.

Cependant, au milieu d'une si haute fortune, Napoléon ne perdait pas de vue les immenses préparatifs qu'il avait multipliés dans tous les ports de la France, de l'Espagne et de la Hollande, pour envahir de l'Angleterre ou pour la forcer

la paix. Il avait posé sur son front la couronne de Fer d'Italie (le 26 juin 1805, à Milan), comme pour apprendre au monde que Charlemagne avait un successeur. Mais aussi, pour que cette seconde couronne pût s'affermir sur sa tête, il avait pensé que la paix avec l'Angleterre lui était nécessaire. Il écrivit donc directement le 10 juin au roi George une lettre qu'il data du camp de Castiglione ; c'était là que quarante mille hommes l'attendaient, comme au camp de Marengo, pour le voir, avec son ancien habit de général, donner à l'impératrice Joséphine le *fac simile* de la bataille qu'il avait gagnée neuf ans auparavant. Cette lettre était ainsi conçue :

“ Sir monsieur mon frère, je n'attache pas de déshonneur à faire les premiers pas. J'ai assez prouvé à l'Europe, je pense, que je ne redoute aucunes des chances de la guerre. La paix est le vœu de mon cœur ; mais la guerre n'a jamais été contraire à ma gloire. Je conjure donc Votre Majesté de ne pas se refuser au bonheur de donner la paix au monde. Une coalition ne fera jamais qu'accroître la prépondérance et la grandeur continentale de la France.

“ Et sur ce, sir monsieur mon frère, je prie Dieu qu'il ait toujours Votre Majesté en sa digne garde.

NAPOLÉON.”

Mais le roi d'Angleterre, que l'empereur avait cru devoir appeler *monsieur mon frère*, parut peu disposé à reconnaître cette parenté politique. Dédaignant de correspondre d'égal à égal avec un monarque de création nouvelle, George fit transmettre à M. de Talleyrand par Lord Mulgrave, une note qui commençait en ces termes :

“ Sa Majesté a reçu la lettre qui lui a été adressée par le chef du gouvernement français, Bonaparte, etc., etc.”

Dans cette lettre, le ministre anglais ne s'appliquait qu'à échapper, par des circonlocutions diplomatiques, à une réponse claire et positive. Quand Napoléon eut connaissance de cette note, il se contenta de dire :

— Eh bien ! cette paix, je l'obtiendrai à force de triomphes, et puis l'Angleterre saura ce qu'elle lui aura coûté ; en attendant, je veux que l'inconvenante épître du roi soit mise sous les yeux des trois corps de l'État ; je veux qu'elle soit imprimée dans tous les journaux, sans réflexions, pour laisser à la France entière la liberté de faire les siennes et de voir par elle-même ce qu'il y a à faire avec de pareilles gens.

La franchise de cette communication excita au plus haut degré l'enthousiasme public, déjà exalté par la générosité de la démarche que venait de faire l'empereur auprès du prince régent, et la guerre contre l'Angleterre fut de nouveau sanctionnée par l'opinion.

Cependant un événement funeste vint priver Napoléon de l'homme sur lequel il comptait le plus pour l'accomplissement de ses projets : le vice-amiral Latouche-Tréville mourut. Le choix d'un successeur, pour commander l'expédition qui devait partir de Toulon, était important ; l'empereur, cette fois, ne voulut pas prendre sur lui de décider seul, et proposa en quelque sorte des candidats à son ministre de la marine dans cette lettre si remarquable de laconisme :

“ M. Decrès, pour commander l'escadre de Toulon, il me paraît qu'il n'y a que trois hommes : Bruix, Villeneuve et Rosily. Lequel des trois me faut-il prendre ? Répondez-moi aussitôt mon retour à Fontainebleau, où je serai vers le 10